

CHAPITRES VI, VII, VIII ET IX.

LES chapitres VI, VII, VIII et IX contiennent l'histoire de la campagne du maréchal Macdonald, et le récit de la trahison du général Yorck. L'auteur nous fait rétrograder jusqu'au mois d'août. Il fait une belle part aux troupes prussiennes, qui se battirent de bonne foi. Il n'en était pas de même de leur chef, qui, selon l'auteur, *voyait de plus haut*. (Page 440 [309].) Il établit à ce sujet une distinction grammaticale entre *défection* et *trahison*. (P. 456 [321].) Le lecteur jugera de la qualification que mérite la conduite d'un général allié, qui, commandant l'arrière-garde de l'armée, profite de sa position pour conclure un armistice avec l'ennemi, sans la participation du général en chef; qui appelle secrètement à lui le reste des corps prussiens; « qui » s'échappe de Tilsitt en silence et à la faveur de la nuit » (page 453 [318]); et qui abandonne ainsi, en présence de l'ennemi, le corps français dont il faisait la principale force. Le jugement que porte l'historien français de la conduite du général Yorck, ne sera point ratifié par ceux qui mettent l'honneur au-dessus de tout. L'espèce de transaction, par laquelle il semble en diminuer l'odieux, tendrait à absoudre quiconque viendrait à penser que les obligations contractées ne lient plus, dès qu'elles sont onéreuses, et qu'on peut s'en dégager en sauvant les apparences. Nous avons trop bonne opinion de la noblesse de sentimens, héréditaire dans la famille de M. de Ségur, pour croire que, s'il avait

réfléchi mûrement, il n'aurait pas hésité à flétrir une action contraire à la morale. Nous sommes d'autant plus fondés à penser ainsi, que lui-même a dit (chapitre IX), « le sang » des six cents Français, Bavaurois et Polonais, qui restèrent sur les champs de bataille de Labiau et de Tente, » accuse les Prussiens de n'avoir pas assuré, par un article de plus, la retraite du chef qu'ils abandonnaient. » (Page 457 [321].)

CHAPITRE X.

« AINSI tomba brusquement notre aile gauche... notre aile droite se détachait de nous, mais insensiblement et avec les formes que sa position politique exigeait. Le 10 décembre, Schwartzenberg était à Slonim, présentant successivement des avant-gardes vers Minsk, Nowogrodeck et Bienlitz. Il était encore persuadé que les Russes battus fuyaient devant Napoléon, quand il apprit à la fois le départ de l'empereur et la destruction de la grande armée, mais vaguement, de sorte qu'il fut quelque temps sans direction. » (Page 459 [323].)

Le prince de Schwartzenberg n'apprit pas *vaguement* le départ de l'empereur; il en fut instruit le plus officiellement possible par M. le baron Sturmer, son secrétaire, qui se trouvait en mission à Wilna, et qui lui fut renvoyé pour l'en informer. Il fallait que M. de Ségur eût une conviction bien grande de la bonne foi du général autrichien, pour croire que, le 10 décembre étant à Slonim, et ayant une avant-garde vers Minsk, il ignorât que, le 16 novembre, c'est-à-dire vingt-cinq jours avant, Minsk était tombé au pouvoir des Russes, et que notre retraite sur ce point était coupée. Il ajoute : « Dans son embarras, il s'adressa à l'ambassadeur de France à Varsovie, qui l'autorisa à ne pas sacrifier un seul homme de plus. » (Page 459 [323].) Ainsi, sans rechercher la convenance ni les motifs du recours du prince de Schwartzenberg au ministre de France,

l'auteur paraît avoir à cœur de l'absoudre sur tous les points.

Cependant, il dit plus bas que « comme les intérêts des Russes s'accordaient avec ceux des Autrichiens, on s'entendit bientôt. » On s'entendit si bien que, vers le 21 décembre (M. de Ségur le raconte lui-même), « un ordre d'Alexandre suspendit les hostilités sur le point par lequel Schwartzenberg se retirait; un armistice, que Murat approuva, s'établit. Les deux généraux devaient manœuvrer l'un devant l'autre, le russe sur l'offensive, l'autrichien sur la défensive, mais sans en venir aux mains. » (Page 460 [323].)

C'étaient réellement des évolutions de parade, un assaut de politesse et de déférence, qui se bornaient aux seuls Russes et Autrichiens. « Car le corps de Regnier, qui fait partie de l'armée de Schwartzenberg, n'était pas compris dans cet arrangement. » (Page 460 [323].)

La guerre se continuait contre ce corps, *réduit* par cette défection à *dix mille hommes*, comme elle avait été faite à Macdonald après le départ des Prussiens. Mais, poursuit imperturbablement M. l'officier du palais, « Schwartzenberg... persévéra dans sa loyauté... Il couvrit le front de la ligne française, et la préserva... Si, depuis, Regnier fut atteint et surpris à Kalitch, ce fut pour s'y être arrêté trop long-temps à protéger la fuite de quelques dépôts polonais. » (Page 461 [324].) Ces citations sont un nouvel exemple de l'esprit de justice qui anime l'auteur. Combien de fois avons-nous été réduits à regretter, dans le cours de nos observations sur son ouvrage, qu'il n'ait pas accordé à l'armée française quelques parcelles de ce trésor de partialité!

Après ces exposés véridiques de la conduite des Prussiens et des Autrichiens, vient un récit des barbaries exercées pas les habitans de Königsberg envers nos malheureux blessés, et une horrible description du couvent de Saint-

Basile, à Wilna, où les Russes laissèrent mourir de faim et de dénuement nos prisonniers, au milieu de l'abondance qu'y répandaient les magasins de vivres que nous y avions laissés. Mais, dans le récit de l'écrivain français, ces abominations font éclater l'humanité, un peu tardive, il est vrai, de l'empereur russe et de son frère, qui arrivèrent treize jours après pour y remédier.

CHAPITRE XI.

L'AUTEUR dit que « le ralliement de l'armée sur la Vistule avait été illusoire; qu'au 22 janvier, la vieille garde comptait tout au plus 500 combattans *.

» La jeune garde. » »

» Le premier corps. 1800

» Le deuxième corps. 1000

» Le troisième corps. 1600

» Le quatrième corps. 1700

6600 combattans.

» Encore, ajoute-t-il, la plupart de ces soldats, restes » de 600,000 hommes, pouvaient-ils à peine se servir de » leurs armes. » (Page 465 [327].)

Nous avons donné (p. 359) l'état de l'armée à sa sortie de Kowno. M. de Ségur, à l'époque de l'entrée en campagne, l'avait portée à 445,000 hommes; à la page 426 [300], il se rapprochait plus de la vérité, en la portant à 400,000; maintenant, il la suppose de 600,000. Dans *les restes* qu'il indique; il ne porte pas en compte le cinquième corps, qui était arrivé depuis le 25 décembre à Varsovie,

* Une situation détaillée que nous avons entre les mains, des cinq régimens d'infanterie vieille garde, porte le nombre des présens sous les armes, le 20 décembre 1812, à 1471 hommes. Le 15 janvier la jeune garde fut dirigée de Posen sur le Rhin pour s'y réorganiser, et la vieille garde se rendit à Paris.

avec 20,000 hommes et trente pièces de canon; il ne compte pas le sixième corps, le septième, le neuvième, le dixième, et le corps autrichien de Schwartzenberg. Dans la page suivante, il dit : « Les troupes de Macdonald et la » division Heudelet conservèrent leur ensemble. On se hâta » de réunir tous ces débris dans Dantzick : 35,000 soldats » de dix-sept nations différentes y furent renfermés. » (Page 466 [328].)

L'auteur se dément ainsi lui-même. Pourquoi donc présente-t-il 6600 hommes comme *restes* de 600,000 hommes, si ce n'est pour induire en erreur, et enchérir encore sur nos pertes, déjà si considérables? Est-ce donc avec ces 6600 hommes qu'on a formé à Dantzick une garnison de 35,000 hommes? Est-ce encore avec ces 6600 hommes, que l'on a fourni des garnisons de 6000 hommes à Thorn, de 8000 hommes à Modlin, de 4000 hommes à Zamosc, etc., etc.?

« Alexandre arrêta la marche de ses troupes à Kalitch, etc. » (Page 467. [329].) M. de Ségur, qui exagère tant les pertes de l'armée française, aurait dû nous faire connaître celles que les Russes eux-mêmes ont éprouvées.

L'armée de Kutusof, qui, au combat de Krasnoi, était de 100,000 hommes, lors de l'évacuation de Wilna par les Français, n'était plus que de 35,000. Les Russes, à peine maîtres de cette ville, jetèrent dans les hôpitaux 18,000 de leurs malades, dont la plus grande partie l'était par suite de la rigueur du froid.

L'auteur d'un aperçu sur la campagne de 1813, publié en allemand à Weimar en 1814, porte à 20,000 hommes le nombre des troupes russes, qui avaient pu arriver jusqu'alors en Prusse, et à 30,000 celles que l'on réunissait à Kalitch, où l'empereur de Russie avait son quartier-général. Après avoir fait connaître l'emplacement des différens corps russes, il ajoute : « Il est clair, d'après cet

» exposé, que sans l'adhésion de la Prusse, la Russie n'aurait pu, pour le moment, poursuivre ses succès, et » qu'elle aurait été forcée de borner ses opérations à la » Vistule. »

Sir Robert Wilson dit, dans son *Tableau de la puissance russe*, qu'il y avait à cette époque, dans l'armée d'Alexandre, plusieurs compagnies sans un seul homme, et un grand nombre de bataillons qui n'en avaient pas cinquante.

CHAPITRE XII.

LA conclusion de M. le maréchal-des-logis est que
 « l'étoile du nord l'emporta sur celle de Napoléon..... que
 » la pente du genre humain est vers le sud; qu'il tourne le
 » dos au nord..... qu'on ne remonte pas impunément ce
 » grand cours des hommes; qu'on a vu les armées russes
 » sur l'Elbe, et peu après en Italie; qu'elles sont venues la
 » reconnaître; qu'un jour elles viendront s'y établir..... et
 » que l'invasion du midi par le nord, recommencée par Ca-
 » therine II, continuera. » (P. 469, 470 et 471 [330, 331].)

Voilà une assertion formellement établie, et appuyée
 par des raisonnemens spécieux, quoique exprimés en ter-
 mes quelquefois bizarres.

L'auteur s'adressant ensuite à ceux qu'il appelle ses *com-*
pagnons, leur dit : « Quel qu'ait été le motif de notre ex-
 » pédition, voilà en quoi elle importait à l'Europe; son but
 » fut d'arracher la Pologne à la Russie; son résultat eût été
 » d'éloigner le danger d'un nouvel envahissement des hom-
 » mes du nord, d'affaiblir ce torrent, de lui opposer une
 » nouvelle digue. » (Page 471 [331].)

Voilà encore M. de Ségur pris en flagrant délit; la né-
 cessité de l'expédition se trouve démontrée par lui-même.
 Ce serait être trop exigeant que de demander qu'il eût as-
 signé la véritable cause de la guerre.

Enfin, il ajoute : « Et quel homme, quelle circonstance
 » pour le succès d'une si grande entreprise! » (P. 471 [331].)

Ici, éclate encore l'aveu que le moment de l'expédition était
 opportun, et que l'empereur était l'homme qui pouvait en
 assurer le succès.

Ainsi l'auteur, qui s'est plu dans tout le cours de son ou-
 vrage à présenter l'expédition de Russie comme une agres-
 sion injuste, comme l'œuvre de l'ambition personnelle de
 Napoléon, désavoue dans ce peu de mots ce qu'il a avancé,
 et justifie la nécessité, le but et l'opportunité de cette mé-
 morable entreprise. Mais qu'importe cette sorte de rétracta-
 tion tardive! Que servent de vaines louanges, qui ne parais-
 sent lui échapper que pour absoudre sa conscience des re-
 proches injustes dont il a cherché à noircir la mémoire de
 ce grand homme! Était-ce la peine de nous montrer Napo-
 léon déchu de lui-même, livré à une honteuse faiblesse,
 dépourvu de toute énergie morale et physique, et d'avoir
 affligé l'ame du lecteur par d'horribles peintures répandues
 dans un millier de pages, pour en revenir au point d'où il
 aurait dû partir, c'est-à-dire à la vérité?

Il termine ainsi : « Compagnons, mon œuvre est finie.
 » Maintenant c'est à vous de rendre témoignage à la vérité
 » de ce tableau. Ses couleurs paraîtront pâles sans doute à
 » vos yeux et à vos cœurs encore tout remplis de ces grands
 » souvenirs. » (Page 473 [332].)

Les vétérans de la grande-armée ne reconnaîtront pas la
 vérité dans ce tableau, où leur illustre chef, leurs senti-
 mens, leur constance, leurs victoires sont si étrangement
 défigurés.

Comment l'auteur croit-il que ses couleurs paraîtront
 pâles, quand « sa mémoire, » comme il le dit lui-même
 (page 393 [277]), « ne remue que des cendres, ne compte
 » que des désastres, et n'écrit que sur des tombeaux? »

Nous pouvons dire comme lui; notre tâche est remplie,
 autant qu'il a dépendu de nous; elle a été pénible. Nous
 n'avons pas entrepris de redresser en détail toutes les er-

reurs ou les injustices dont l'ouvrage abonde ; nous eussions été entraînés au delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Nous n'avons pas signalé tous les passages qui démontrent que M. de Ségur n'a cherché qu'à flatter les passions du moment où il a écrit son livre, et qui s'éteignent chaque jour. Il aurait fallu s'arrêter à toutes les pages ; et d'ailleurs, ne serait-ce pas calomnier le gouvernement, que de supposer qu'un ouvrage qui rabaisse l'honneur de nos armes, et qui ne flatte que l'étranger, serait un titre à des faveurs militaires ?

Nous avons remarqué bien rarement les bizarreries du style de M. de Ségur, qui heureusement n'aura pas d'imitateurs ; notre but était trop élevé pour nous attacher à ces misères. Peu nous importe qu'il prétende aux palmes académiques. Nous avons voulu, non venger la mémoire d'un grand homme qui se défend assez d'elle-même, et dont le nom traversera les siècles ; non relever la gloire d'une armée, dont la renommée est au-dessus de toute atteinte ; mais rendre hommage à la vérité ; mais appeler les faits, les documens et les hommes en témoignage contre un écrivain qui, s'abandonnant aux écarts d'une imagination déréglée, ou spéculant sur le besoin des émotions fortes, contracté par la génération présente, s'est joué dans un livre, roman, poème ou mélodrame en deux volumes, de tout ce qui est en possession du respect des âmes élevées, le génie, le courage et le malheur. Puissent les soldats de Napoléon, puissent les amis de la gloire française, apprécier le sentiment qui a conduit notre plume, et nous savoir quelque gré de nos efforts !

FIN DE L'EXAMEN CRITIQUE.

APPENDICE.

Napoléon au major-général.

Thorn, le 4 juin 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que, lorsque vous lui avez donné l'ordre de se procurer pour vingt jours de vivres, vous avez entendu que cela se ferait régulièrement et sans fourrager le pays ; que la terreur et la désolation sont en Pologne par la conduite des Wurtembergeois ; qu'il est temps de mettre un terme à cette manière de faire ; qu'il fasse mettre à l'ordre le mécontentement de sa majesté contre les Wurtembergeois, et qu'il prenne les mesures les plus promptes pour que le pays ne soit pas dévasté ; sans quoi, nous allons nous trouver comme en Portugal.

Sur ce, etc.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 2 juillet 1812.

Mon cousin, réexpédiez cet aide-de-camp du vice-roi, en faisant connaître au vice-roi que, n'ayant pas de nouvelles, mais prévenu du mouvement général, il est ridicule qu'il soit resté sans bouger à Piloni ; que, puisqu'il avait connaissance des cosaques du côté de Stoklitzi, il pouvait envoyer sa cavalerie légère en avant pour éclairer le pays, avoir des nouvelles et s'approcher de Wilna ; que la nouvelle que lui a donnée le général R...., que trente à quarante mille Russes sont sur la gauche, n'a pas le sens commun ; que le général R.... prétend qu'il lui a dit sur sa droite ; qu'alors ce sont les hussards qui ont été vus du côté de Stoklitzi ; que toutes ces lenteurs contrarient fort l'empereur ; qu'il en résulte que les plus belles occasions se passent sans en profiter, et que toutes les fatigues du quatrième corps deviennent par là en pure perte.

Écrivez au général R.... que je vois avec surprise qu'il est encore à Jizmory ; qu'il faut qu'il ait perdu la tête pour ne pas avoir continué sa route sur Wilna ; que, si son artillerie avait éprouvé des retards, il pouvait y laisser une garde de cent à cent cinquante hommes ; qu'il a donné au vice-roi la nouvelle que trente à quarante mille Russes étaient sur la gauche ; que cette nouvelle absurde a influé sur les opérations du vice-roi. Demandez-lui pourquoi il s'est avisé de donner cette nouvelle, et donnez-lui ordre de répondre sans délai.